

# Victor Serge : lettres d'URSS

– 1920-1936 –



■ L'historienne Nicole Racine (1937-2012) fut sans doute, parmi les analystes de son temps, l'une des plus subtiles expertes de la gauche intellectuelle française de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de ses revues, de ses cénacles, des compagnons de route qui la fréquentèrent et des dissidences qui l'animèrent. Très engagée, par ailleurs, auprès de l'équipe de Jean Maitron et de ses successeurs dans l'aventure éditoriale du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, elle en fut une contributrice inlassable. Initialement publiée dans le numéro 8 – 1990, pp. 73-97 – de *Mil neuf cent*, « revue d'histoire intellectuelle », sous le titre « Victor Serge : correspondance d'URSS (1920-1936) », cette étude atteste largement, nous semble-t-il, de ses qualités premières : la rigueur méthodologique, la finesse analytique et la passion pour l'histoire.



Arrêté en mars 1933, relégué sans jugement à Orenbourg dans l'Oural, cinq ans après avoir été exclu comme membre de l'Opposition de gauche du parti communiste où il militait depuis son arrivée en Russie révolutionnaire en 1919, Victor Serge, écrivain de langue française (il était né en Belgique en 1890 d'un couple d'exilés russes), de nationalité soviétique, dut à sa notoriété de militant et d'écrivain dans les milieux français de la gauche et de l'extrême gauche d'être sauvé de l'oubli et de la mort. Après une campagne d'opinion qui dura trois ans, il fut libéré en avril 1936, expulsé d'URSS et privé de sa nationalité soviétique. Les liens qu'il avait pu maintenir avec des militants et des intellectuels français permirent à ces derniers, grâce à l'appui d'André Gide, de poser le « cas Serge » sur le devant de la scène, notamment lors du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, tenu à Paris en juin 1935. Ce fut grâce à ses correspondants que Serge dut de ne pas devenir un mort vivant, comme tant d'autres déportés.

Si aucune des lettres reçues par Victor Serge durant sa période soviétique ne nous est parvenue (les archives personnelles de Serge lui furent confisquées à sa sortie d'URSS), nous disposons de cent dix lettres ou cartes postales qu'il envoya à Marcel Martinet, de soixante-huit lettres ou cartes postales à Henry Poulaille et de deux lettres à Jean-Richard Bloch. La correspondance de Serge à Romain Rolland semble avoir été perdue ou peut-être détruite.

Les correspondances qui ont été conservées permettent d'éclairer une des fonctions qu'elles remplissent lorsqu'elles sont le seul moyen de faire entendre des voix interdites.

Du début des années vingt, date de ses premières lettres de Petrograd à Marcel Martinet, à 1936, date de son expulsion d'URSS, le statut de Victor Serge a beaucoup changé. Militant anarchiste arrivé en Russie révolutionnaire en février 1919, il se rallie aux bolcheviks et adhère au parti bolchevik en mai 1919 ; il travaille à l'organisation de l'appareil du Komintern dès sa formation, est ensuite chargé de la publication de la *Correspondance internationale* à Berlin, puis à Vienne après l'échec de la révolution allemande en 1923. De retour en Russie en 1925, il épouse les thèses de l'Opposition de gauche et en devient un des porte-parole à Leningrad. Exclu du parti au début de 1928, il est arrêté en avril, puis libéré après quelques semaines. En décembre 1928, il héberge Panaït Istrati, à la fin de son périple en URSS ; il rédige *Soviets 1929* qui paraîtra sous le nom d'Istrati comme second volet de la trilogie inaugurée par *Vers l'autre flamme : après seize mois dans l'URSS*. Réduit au silence, empêché de rentrer en France, il vit difficilement de sa plume, effectuant des traductions pour les organismes soviétiques et envoyant des manuscrits de romans et d'articles en France. Trois de ses romans ont paru chez Rieder, *Les Hommes dans la prison* (1930), *Naissance de notre force* (1931), *Ville conquise* (1932). Arrêté de nouveau en mars 1933, il est déporté, avec sa femme Liouba Roussakova et son jeune fils Vladi, à Orenbourg. Ainsi, du début des années vingt à 1933, Serge est passé du statut de militant révolutionnaire professionnel à celui d'opposant en butte aux persécutions (P. Istrati a raconté dans « L'affaire Roussakov », publié à son retour d'URSS, dans la *NRF* du 1<sup>er</sup> octobre 1929, les persécutions dont fut l'objet la belle-famille de Serge). À partir de 1933, Victor Serge se sent en danger physique ; il fait parvenir clandestinement une lettre en date du 1<sup>er</sup> février 1933 à Magdeleine et Maurice Paz, à Clara et Jacques Mesnil, à Marcel Martinet, comme lui communistes de la première heure et devenus oppositionnels : « Mais si les choses tournent mal pour moi, je vous prie d'utiliser en tout ou partie – selon les circonstances – cette lettre, et surtout la portée générale de cette lettre, afin que la lutte que je soutiens dans une passivité et mon impuissance apparentes reçoive tout son sens. » Des extraits de cette lettre, correspondant aux vœux de Serge, ont été publiés par ses amis dans *La Révolution prolétarienne*, le 25 mai 1933, sous le titre « La profession de foi de Victor Serge »<sup>1</sup>.

### **Réseau national et international des correspondants de Victor Serge**

On peut avoir une idée de la dimension internationale de Serge comme militant de l'Opposition de gauche grâce à un recueil de textes de Victor Serge et Léon Trotski, *La Lutte contre le stalinisme*<sup>2</sup> couvrant la période postérieure à la libération de Serge, les années 1936-1939. On y trouve un échange de correspondance entre Victor Serge, dès les lendemains de sa libération, et le dirigeant de la Quatrième Internationale (treize lettres de Trotski à Victor Serge dont douze entre avril et août 1936, une de mars 1939 consacrant leur rupture ; quatre lettres de Victor Serge à Trotski pour la même période). Cette correspondance est capitale pour comprendre les désaccords qui vont surgir entre Victor Serge et le dirigeant de la Quatrième Internationale sur des problèmes aussi cruciaux que l'action du POUM en Espagne. Dans ce même ouvrage sont d'ailleurs publiées deux lettres d'août 1936 de Victor Serge à Andrés Nin, un des fondateurs du POUM et son

<sup>1</sup> Victor Serge, dans *Mémoires d'un révolutionnaire, 1901-1941* (Le Seuil, 1978) republie ces extraits (pp. 294-296).

<sup>2</sup> Victor Serge, Léon Trotski, *La Lutte contre le stalinisme : correspondance inédite, articles...*, textes choisis par Michel Dreyfus, François Maspero, « Bibliothèque socialiste », 1977, 270 p.

principal dirigeant (que Serge avait rencontré en Russie comme secrétaire de l'Internationale syndicale rouge et qui devait mourir assassiné par le GPU en 1937). On peut lire aussi deux lettres de Victor Serge à Léon Sedov, fils de Trotski, ainsi qu'une lettre à Victor Serge de H. Sneevliet, ancien fondateur du Parti communiste hollandais, adhérent au mouvement de la Quatrième Internationale mais désapprouvant sa politique vis-à-vis du POUM ; enfin s'y trouvent également quatre lettres venues de notre corpus, lettres de Victor Serge à Marcel Martinet. Réseau donc éminemment politique lié aux différents courants qui se partagent la gauche antistalinienne de 1936 à 1939. Cette dimension antistalinienne se retrouvera entre 1940 et 1947 dans l'échange de correspondance entre Victor Serge, alors au Mexique, et Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit* (*Bulletin des amis d'Emmanuel Mounier*, avril 1972).

Une part du réseau des correspondants français de Victor Serge dans la période de l'entre-deux-guerres peut être reconstituée grâce aux fonds de correspondances déposées à la Bibliothèque nationale. Le fonds Marcel Martinet de la Bibliothèque nationale possède la collection quasi complète de la correspondance de Victor Serge à Marcel Martinet (cent dix envois) de 1920 à 1941, plus une lettre de juillet 1933 de sa femme Liouba, attestant du caractère personnel des relations entre les deux familles. Le fonds Jean-Richard Bloch de la Bibliothèque nationale contient deux lettres de Victor Serge, en date de 1932, avant la relégation de l'écrivain. On ne trouve dans le fonds Romain Rolland, dont on rappelle l'exceptionnelle ampleur, qu'une brève carte postale de Victor Serge, en date du 13 août 1933, envoyée d'Orenbourg, dans laquelle il le remercie d'une aide matérielle : « Cher Romain Rolland, je vous remercie et vous serre fortement la main. » Or on sait, par une lettre que Victor Serge envoya de Bruxelles le 15 mai 1936 à Marcel Martinet, qu'il écrivit dès sa libération à Romain Rolland (qui était intervenu auprès de Staline pour sa libération). Voici ce que Serge, faisant part de ses projets immédiats, écrit à Martinet : « Pensais d'abord écrire à R. R. et Gide, connaissance prise de certaines énormités écrites par R. R. [sic] révélant un véritable obscurcissement de sa conscience, ai renoncé à m'adresser à lui [il s'agit donc d'un projet de lettre ouverte]. Lui ai d'ailleurs écrit en privé dès l'arrivée ; appris [...] qu'il n'a pas envie de me répondre<sup>3</sup>. » Au moins donc une lettre de Victor Serge à Romain Rolland a disparu, été perdue ou détruite. Les lettres de Victor Serge à Henry Poulaille font partie du fonds Henry Poulaille déposé à la mairie de Cachan ; elles ont été données à Jean Rièrre par Henry Poulaille.

Comme on l'aura compris dès le début, nous ne disposons d'aucune des lettres reçues par Victor Serge en Russie soviétique ; confisquées lors de son expulsion avec ses archives, ses manuscrits inédits, ses photos, elles peuvent avoir été conservées dans les archives soviétiques, de même que les lettres retenues par la censure.

### ***La correspondance de Victor Serge à Marcel Martinet et à Henry Poulaille***

Cette correspondance revêt pour nous un intérêt particulier. D'abord, elle se déroule, pour majeure partie, dans les années que Serge passe en Russie soviétique, incluant les trois années de sa relégation. Elle s'étend ensuite sur une longue

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 64.

durée, plus de vingt ans pour la correspondance entre Victor Serge et Marcel Martinet (1920-1941), seize ans pour celle entre Victor Serge et Henry Poulaille (1931-1947).

### *Périodisation et rythme*

La correspondance Victor Serge - Marcel Martinet a connu plusieurs phases. La première, qui date du début des années vingt, comprend seulement quatre lettres, de 1920 à 1924, et correspond à celle où Victor Serge est fonctionnaire du Komintern ; Marcel Martinet occupe depuis le début de 1921 les fonctions de directeur littéraire de *L'Humanité*. Après une interruption d'un peu plus de cinq années – c'est la période où Serge devient militant oppositionnel et est exclu du parti –, la correspondance reprend en 1930 et ne s'achèvera qu'en 1941, date du départ de Serge pour l'Amérique. Durant l'ensemble de la période, le statut de Marcel Martinet a beaucoup évolué ; il s'est éloigné du parti communiste au moment de la bolchevisation de 1924, est proche du groupe des syndicalistes révolutionnaires de *La Révolution prolétarienne* autour de Pierre Monatte ; de graves problèmes de santé le tiennent à l'écart de la vie militante, mais il demeure une « conscience morale ».

La correspondance de Victor Serge à Marcel Martinet est importante : cent dix envois dont une vingtaine de cartes postales. Après les premières lettres de 1920 à 1924, une interruption jusqu'à la reprise de 1930 (quatre lettres), la correspondance connaît une brusque accélération en 1931 (quatorze lettres) qui croît en 1932 (dix-neuf lettres), année la plus fournie avec 1934 (dix-neuf lettres). Le rythme s'est maintenu en 1933, année de la seconde arrestation et de l'exil de Victor Serge à Orenbourg (seize envois dont la grande majorité en cartes postales ouvertes, plus une lettre de Liouba) ; compte tenu du fait que ces envois sont concentrés sur les six derniers mois de 1933 qui correspondent au début de son exil à Orenbourg, l'année 1933 marque un acmé, un envoi toutes les deux semaines. 1933 est l'année où Marcel Martinet prend publiquement la défense de Serge dans *Où va la Révolution russe ? L'Affaire Victor Serge*, datée de juillet, un de ses plus beaux textes politiques<sup>4</sup>. 1934 est aussi une année de forts échanges (dix-huit lettres et une carte postale). En revanche, en 1935 seulement une carte et deux lettres de novembre et de décembre (dont l'une a été retenue plusieurs semaines par la censure) parviennent à M. Martinet, ainsi qu'un poème écrit par V. Serge après la mort de Panaït Istrati ; ceci témoigne de l'aggravation des conditions de vie de Serge qui se plaint le 22 décembre 1935 d'avoir fini l'année « sans courrier ». Malgré cela, le temps de captivité de Serge (printemps 1933 - printemps 1936) marque un moment fort de leur correspondance puisque, durant ces trois ans, Victor Serge a effectué trente-cinq envois (dont quatorze cartes postales), le tiers de la correspondance sur vingt ans. Moins intense, mais toujours soutenue, la correspondance se poursuit de Bruxelles ou de France après la libération de Serge en 1936 (cinq lettres), 1939 (huit lettres), ce qui donne vingt et une lettres de 1937 à 1939, période durant laquelle Serge se consacre à la lutte contre la répression stalinienne en URSS et en Espagne.

La correspondance de Victor Serge à Henry Poulaille (soixante-huit envois dont trente et une cartes postales) commence en janvier 1931 et s'achève en 1947.

---

<sup>4</sup> *Où va la Révolution russe ? L'Affaire Victor Serge* a d'abord été publié dans *La Grande Revue* (juillet 1933) avant d'être repris en brochure à la Librairie du Travail (1933, 30 p.). Réimpression en 1978 en supplément à *Plein Chant*.

Henry Poulaille (né en 1896) apparaît alors comme le théoricien et l'inspirateur du mouvement en faveur de la littérature prolétarienne, après la publication en juillet 1930 de son livre-manifeste, *Nouvel Âge littéraire*, paru chez Valois. Poulaille, qui a tout jeune fréquenté les milieux anarchistes, a fait connaissance en 1912 de Victor Serge et de Rirette Maitrejean au siège de *L'Anarchie*. Après avoir été un moment considéré comme un allié possible par les organisations littéraires soviétiques, Henry Poulaille avait été condamné comme membre du « groupe Valois » par la Conférence internationale des écrivains révolutionnaires de Kharkov en novembre 1930 ; cependant les thèses de la conférence ne seront publiées en français qu'à l'automne 1931. Victor Serge a eu vent des attaques portées contre Poulaille puisqu'il lui demande de lui envoyer *Nouvel Âge* – sans doute l'ouvrage *Nouvel Âge littéraire* puisque la revue du même nom fondée par Poulaille commence à paraître en ce même mois de janvier (notons que c'est dans la revue *Nouvel Âge* que paraîtra d'abord *Le Pain quotidien*, l'œuvre maîtresse de Poulaille, avant d'être éditée en volume, en 1934, par Grasset). En cette année 1931, la correspondance de Victor Serge à Poulaille est fournie : onze cartes ou lettres traitant presque exclusivement de questions littéraires. Victor Serge s'intéresse depuis longtemps en effet aux problèmes des rapports entre littérature et révolution ; il fut un des rares à tenter de faire connaître en France la jeune littérature soviétique, comme en témoignent ses chroniques dans *Clarté* de 1922 à 1926. En 1932, Victor Serge n'envoie qu'une carte et une lettre à Henry Poulaille, mais le rythme reprend dès sa relégation en 1933 (six envois d'Orenbourg), s'accélère en 1934 (dix-huit envois dont douze cartes). En 1935, aucune lettre de V. Serge ne parvient à Poulaille, ce qui confirme l'aggravation de ses conditions de relégation, comme on l'a déjà noté. Rappelons que ce silence n'empêche pas les correspondants français de Serge de poursuivre leur lutte en faveur de sa libération. Poulaille est de ceux qui tentent de briser le silence sur le cas Serge au Congrès des écrivains. La correspondance reprend de façon soutenue en 1936, après la libération de Serge (seize cartes ou lettres), puis ira en diminuant (neuf lettres ou cartes en 1937, trois en 1938, un billet en 1939), témoignant sans doute de la priorité reconnue par Serge à la lutte politique contre le stalinisme. Si cette correspondance reprend à la fin et au lendemain de la guerre, elle ne le fait que sous forme brève.

#### *Nature des lettres. Thèmes : 1930-1936*

Dans l'étude des thèmes<sup>5</sup> qui reviennent le plus souvent dans cette correspondance, il faut naturellement distinguer la période soviétique de celle qui la suit ; dans la première, la coupure de 1933, correspondant à l'exil à Orenbourg, est moins décisive qu'on pourrait s'y attendre, Serge étant depuis son exclusion du parti en 1928 en liberté surveillée. Ce fait impliquait que Serge n'exprimât pas d'opinions politiques. Cependant, s'il a évité de commenter la situation politique intérieure soviétique, Serge a pourtant, au moins une fois, laissé transparaître son sentiment profond : dans une lettre du 17 septembre 1930 à Marcel Martinet faisant allusion à l'auteur de *Vers l'autre flamme* (Panaït Istrati), il écrit, comparant la situation actuelle avec celle décrite par ce dernier en 1928-1929, qu'elle « nous apparaît maintenant comme une sorte d'âge d'or ». En décembre 1932, s'interrogeant sur le retard avec lequel lui parviennent les livraisons de son roman *Ville*

---

<sup>5</sup> Je renvoie à ma collaboration à l'ouvrage collectif sur Victor Serge dirigé par A. Chitarin à paraître en italien aux éditions Vallecchi, « Victor Serge, ses amis écrivains français et les compagnons de route (1920-1939) ».

*conquise* (éd. Rieder), il se demande si les hésitations de la censure ne proviennent pas du fait que le nom de Trotski apparaît dans l'énoncé des titres de la couverture : « L'ombre de cette ombre porte ombrage et crainte », écrit-il le 21 décembre 1932 à M. Martinet. Même relégué à Orenbourg, il laisse entendre à mots à peine couverts qu'il a eu vent de la brochure de M. Martinet sur l'affaire Victor Serge : « De deux ou trois endroits éloignés me sont aussi parvenus des échos sur une plaquette de vous qui m'intéresserait tout particulièrement et dont on me dit qu'elle est remarquable » (30 octobre 1933). Plus libre d'exprimer sa pensée dans l'appréciation des événements extérieurs, il s'inquiète dès la fin 1932 d'un triomphe du nazisme ; plusieurs fois, au cours de l'année 1933, il dit son angoisse devant la situation en Allemagne où Hitler n'a pas rencontré de résistance. En octobre-novembre 1934, comme on le voit dans ses lettres à Martinet, il suit avec espoir les mouvements insurrectionnels d'Espagne.

On ne peut donc s'étonner que les thèmes de la correspondance venue d'URSS soient essentiellement liés au travail d'écrivain de Serge. En 1930, alors que toute forme d'activité politique lui est refusée, Victor Serge reprend sa correspondance avec Marcel Martinet, sur le thème de l'œuvre romanesque qu'il entreprend. Martinet, lecteur aux éditions Rieder (qui éditent aussi la revue *Europe* fondée sous le patronage de Romain Rolland), se trouve en charge du manuscrit *Naissance de notre force* qui sera publié en 1931. Victor Serge tient M. Martinet au courant de la rédaction de *Ville conquise* (qui sera publié en 1932 dans *Europe*, puis aux éditions Rieder). Il s'intéresse au problème des formes littéraires et notamment à celui du roman ; conscient de la nouveauté de son roman, *Ville conquise*, il écrit : « Ce n'est pas un roman classique, le roman de quelques personnes, mais celui d'une ville, qui est elle-même un moment ou un fragment de la révolution » (20 février 1931). Avec une liberté dont il peut encore user en 1931, faisant allusion aux débats qui se déroulent dans le mouvement de littérature prolétarienne russe, il écrit : « J'assiste à des expériences décisives. On aboutit à une image d'Épinal aussi grossière que l'autre, au bourrage de crânes. » Il ironise, à mots couverts, sur les « jeunes marxistes » (23 juillet 1931) qui croient tout expliquer.

Avec Poulaille, Victor Serge s'entretient de façon privilégiée de littérature prolétarienne (dans *Nouvel Âge littéraire*, Poulaille avait fait figurer Victor Serge comme écrivain du mouvement prolétarien russe) ; en 1931 et 1932, il tient Poulaille au courant des accusations contre *Nouvel Âge* dans la presse soviétique – là encore il ne bride pas sa plume, preuve que l'orthodoxie en matière culturelle n'était pas fixée : dans les accusations contre Poulaille, il voit « une des nombreuses manifestations d'une action continue poursuivie par des gens extrêmement bornés, sectaires » (12 mars 1931) ; il revient une autre fois sur les « attaques idiotes » contre *Nouvel Âge* par des « ânes enivrés de leur impunité » (5 février 1932). Il le félicite pour *Le Pain quotidien* ; non pas seulement à cause du sujet ou du « parler ouvrier », mais par « l'esprit dont il est animé ». « Votre Magneux – lui écrit-il de Moscou le 5 février 1932 – est vivant dans ses moindres gestes et il est de ces hommes qui ont fait et feront la force du mouvement ouvrier français. Votre réussite principale est d'avoir créé – ou plutôt exprimé – cet homme vivant, sans vous soucier des thèses et des foutaises. »

Cependant, dans la période critique qui précède sa seconde arrestation et son exil à Orenbourg, de la fin 1932 au début 1933, Victor Serge chercha à jeter un pont avec Jean-Richard Bloch qui tenait dans *Europe* une chronique de réflexion mensuelle et par lequel il pouvait espérer atteindre des milieux intellectuels plus larges. Serge, en effet, lisait avec avidité *Europe* lorsque, envoyée par Martinet,



elle lui parvenait par intermittence. Il écrit pour la première fois, le 23 mai 1932, à Jean-Richard Bloch après lui avoir fait envoyer *Littérature et révolution*, publié aux éditions Valois. Il écrit une seconde fois à Jean-Richard Bloch, le 1<sup>er</sup> novembre 1932, quelques mois avant son arrestation ; le thème de la « censure » en est un des thèmes primordiaux : V. Serge dit qu'il ne peut entamer une discussion avec J.-R. Bloch sur son « Commentaire » d'*Europe* du mois d'octobre, « une bouffée d'air frais », car « toute lettre exprimant des idées, des idées vives sur la révolution s'égarerait probablement ». « Car plus encore que le vin et la viande, c'est l'esprit qui manque dans ce drame immense où la nouvelle foi retombe dans l'erreur de toutes ses devancières : se défiant dirait-on de son propre dynamisme, elle se veut Église, codifiée, écrite, bornée. »

À la veille de son arrestation, le 1<sup>er</sup> février 1933, Victor Serge fait parvenir une longue lettre dactylographiée de huit pages à ses amis Maurice et Magdeleine Paz, Clara et Jacques Mesnil, Marcel Martinet, dont des extraits, ainsi qu'on l'a rappelé plus haut, ont été publiés dans *La Révolution prolétarienne*. Cette lettre (que Victor Serge qualifie de « lettre-testament » dans ses mémoires) a été communiquée en juillet 1933 à J.-R. Bloch par un des cinq destinataires, M. Martinet<sup>6</sup>, qui pressait depuis plusieurs mois J.-R. Bloch à prendre position en faveur de Serge dans *Europe*. La teneur exceptionnelle de cette lettre joua à coup sûr un rôle dans la prise de position sans ambiguïté de J.-R. Bloch dans *Europe*, le 15 novembre 1933 (voir *infra*). Victor Serge y donne sans fard des renseignements sur sa situation ; il parle de « boycottage » lui interdisant toute activité intellectuelle, des difficultés à écrire, du « cabinet noir » qui « vole » les manuscrits, de la littérature devenue impossible. « La réalité environnante est si oppressante que j'ai peur de l'aborder. Mes manuscrits parviendraient-ils ? L'œuvre commencée est déjà hérétique à un point que je ne saurais dire – et le cauchemar présent pèse parfois sur ma vision du passé, sur ma pensée même que je voudrais plus libre. Ma langue pâtit de cette existence en vase clos. »

Dans cette lettre d'une longueur inhabituelle, la plus « politique » que Serge ait jamais envoyée d'URSS – et pour cause, puisqu'elle fut transmise clandestinement –, celui-ci développe une critique de la nature du régime inspirée par les thèses de l'Opposition de gauche : il se crée un État « totalitaire, castocratique et absolu ». « Je crois bien – écrira Serge dans *Mémoires d'un révolutionnaire* (p. 294) – que je fus le premier à définir dans ce document l'État soviétique comme totalitaire. » Quoi qu'il en soit, cette lettre a bien l'allure d'un testament : après avoir constaté que le régime aboutissait à la suppression morale et physique de l'objecteur, il se définissait lui-même comme un objecteur, un « non-consentant ».

À partir de l'été 1933 apparaissent dans la correspondance de Serge des thèmes directement liés à sa situation de relégation. Contrairement à ce qu'écrivait R. Rolland, lors de son voyage en URSS en août 1935, à J.-R. Bloch – qui l'avait chargé d'effectuer en son nom des démarches pour éclaircir le cas Serge –, les conditions matérielles de vie de Serge étaient très difficiles ; assigné à résidence, ne vivant que du fruit de ses traductions, Serge et sa famille souffrirent du froid,

---

<sup>6</sup> Lettre de M. Martinet à J.-R. Bloch, 7 juillet 1933, fonds J.-R. Bloch. M. Martinet prie J.-R. Bloch d'en faire faire par sa femme, Marguerite Bloch, une ou plusieurs copies dactylographiées, afin de les communiquer « à des personnes sûres ». Ainsi voit-on concrètement comment fut mise en circulation la « lettre-testament » de Serge. Une copie dactylographiée de cette lettre de Serge figure dans le fonds Jean-Richard Bloch à la suite des deux lettres adressées par Serge à J.-R. Bloch (*Correspondance*, tome XLIII).

de la faim ; en outre, la femme de Serge, Liouba, atteinte de graves troubles psychologiques à la suite des persécutions dont sa famille avait été l'objet, était laissée sans soins médicaux.

Bien que Serge ne s'appesantisse pas sur la dureté de son exil, sa correspondance révèle l'angoisse que lui procura le devoir d'assurer la vie matérielle de sa famille dans de telles conditions (on sait d'ailleurs par ses lettres qu'il reçut un mandat des éditions Rieder et un autre de Romain Rolland). Un des thèmes récurrents de la correspondance envoyée par Serge d'Orenbourg est celui qui a trait à la restitution ou à la sauvegarde de ses manuscrits personnels ; ainsi en septembre 1933, déporté depuis déjà quelques mois, Serge se plaint que ses papiers personnels, avec le manuscrit de son roman *Les Hommes dans la tourmente*, soient encore retenus par la censure ; il demande donc à Martinet de faire intervenir Romain Rolland.

### ***Correspondances croisées autour de Victor Serge exilé (1933-1936)***

À ce point de notre étude, on est naturellement amené à évoquer la place qu'occupe l'« Affaire Victor Serge »<sup>7</sup> dans d'autres correspondances conservées dans les fonds Romain Rolland, Jean-Richard Bloch, Marcel Martinet. Car les amis de Victor Serge ont, sans se lasser, alerté l'opinion intellectuelle de gauche sur le sort de l'écrivain persécuté. Déjà touchés auparavant par Magdeleine Paz, des écrivains s'engagent publiquement en faveur de Serge. Le plus notable est Georges Duhamel qui publie dans *L'Œuvre* (23 mai 1933) un bel article intitulé « Le prix d'un homme » ; Charles Vildrac, Luc Durtain, d'autres encore tentent des démarches à l'ambassade soviétique. Cependant, ainsi qu'en témoignent les correspondances citées plus haut, les amis de Serge cherchèrent avant tout à faire entrer dans la campagne Romain Rolland et Jean-Richard Bloch dont ils pensaient qu'en raison de leur crédit moral ils seraient des interlocuteurs de poids auprès des autorités soviétiques. Rappelons que, depuis 1931, Romain Rolland déclare « se ranger aux côtés de l'URSS ». La lecture des correspondances croisées de Marcel Martinet - Jean-Richard Bloch, Magdeleine Paz - Jean-Richard Bloch, Marcel Martinet - Romain Rolland, Jean-Richard Bloch - Romain Rolland permet de mettre en lumière le rôle d'aiguillons joué par les amis de Serge, poussant ainsi les « compagnons de route » à agir. On saisira en même temps sur le vif, à propos de cette « affaire », la mentalité des « compagnons de route » devant l'URSS.

Dès 1932, Magdeleine Paz intervient pour la première fois auprès de Jean-Richard Bloch, lui demandant « de faire quelque chose » ; elle insiste sur la prudence à observer dans cette affaire, sur le caractère « humain » et non politique de sa démarche ; enfin, elle demande qu'on ne signale pas que l'initiative vient d'elle, car « oppositionnelle » (lettre du 10 mai 1932 à M<sup>me</sup> Jean-Richard Bloch). Elle tient J.-R. Bloch au courant de la constitution du Comité pour la libération de Victor Serge, soulignant qu'il est « composé d'amis de la Russie soviétique comme Signac, Gémier, Durtain, Duhamel, Werth, Vildrac, V. Margueritte, Martinet » (lettre du 16 mars 1933).

Après l'arrestation de Serge et sa relégation à Orenbourg, Magdeleine Paz et Marcel Martinet lui communiquent à titre privé des lettres de Serge. Ils intervien-

---

<sup>7</sup> Sur l'« Affaire Victor Serge », nous renvoyons à l'excellent article de Jean-Louis Panné, « L'Affaire Victor Serge et la gauche française », *Communisme*, n° 5, 1984, pp. 89-104.



ment auprès de lui pour qu'il parle de Serge dans un de ses prochains « Commentaires » d'*Europe* ; le 24 juillet 1933, Magdeleine Paz écrit à M. Martinet qu'elle a levé les derniers doutes de J.-R. Bloch. Cependant, J.-R. Bloch hésita un moment et demanda à M. Martinet de lui envoyer son article « Où va la Révolution russe? L'Affaire Victor Serge » (lettre du 10 septembre). M. Martinet le presse, pour l'honneur de la revue *Europe*, de prendre position. « Il serait temps qu'*Europe* en parle. Je sais que Guéhenno [rédacteur en chef d'*Europe*] avait des scrupules, à cause d'engagements par et à l'ambassade. (Je sais aussi, entre nous, qu'il n'a pas grand désir d'en parler.) Mais tout de même ! *Europe*, où *Ville conquise* a paru... Le silence, et même le retard, quand tout ce qui garde quelque liberté a parlé déjà, paraîtront bientôt scandaleux et même étonnants » (lettre du 12 septembre 1933). En réponse, Jean-Richard Bloch fait savoir à Marcel Martinet, pour qu'il en avise les amis de Serge, et notamment Magdeleine Paz, qu'il a écrit de nouveau à l'ambassadeur Dovgalevski. Quelque temps après, J.-R. Bloch prit position publiquement sans ambiguïté en faveur de Victor Serge dans ses « Commentaires » d'*Europe* du 15 novembre 1933. Parlant en son nom et en celui de Guéhenno, il donnait comme raison du retard de la revue à prendre position le souci qu'il avait de s'entourer des plus grandes précautions dans l'information, rendue difficile par le régime de l'URSS même :

*Ce n'est pas le moindre inconvénient des régimes de police et de dictature, que cette amplification désordonnée que le secret et la contrainte font subir aux moindres rumeurs.*

*Aujourd'hui, notre religion est faite.*

*[...] Ce n'est pas rendre service à l'URSS que de ne pas attirer, une fois de plus, l'attention des dirigeants soviétiques sur le tort croissant qu'ils font à leur cause par une injustice aussi certaine que celle-ci. Ils ne nuisent pas seulement au prestige dont la révolution russe doit jouir à l'étranger et au crédit moral dont elle ne peut se passer. Le dommage produit est plus intime et plus pernicieux.*

*L'aventure de Serge n'est pas isolée. Nous ne consentons pas à oublier d'autres victimes de la police politique. Mais enfin, comme Marcel Martinet l'a dit, ceux-là ont été, pour la plupart, des militants actifs. Et si nous ne nous désintéressons pas du sort de tel d'entre eux, comme Rakovsky, dont le régime stalinien s'honorerait en reconnaissant le noble caractère et les immenses services rendus, nous insistons sur le cas particulier de Serge.*

*Serge est un écrivain. Il est un écrivain de langue française ; un des meilleurs de notre temps, on le reconnaîtra un jour. Ses livres apportent un des témoignages les plus efficaces, les plus authentiques et les plus denses à la Révolution en Russie. En outre, Serge a renoncé, depuis des années, à donner une forme publique à son désaccord avec la politique suivie par le gouvernement soviétique actuel.*

*Il n'est pas certain que le soin mis par nous à entourer de précautions les plus affectueuses notre protestation et notre demande, il n'est pas certain que ce soin augmente le crédit et le poids de notre appel et contribue à le faire parvenir là où il devrait être entendu. Mais nous le devons à nous-mêmes, à Serge et à nos lecteurs.*

J.-R. Bloch prenait d'ailleurs ses distances avec les amis français de Serge. « Il ne m'en coûte pas d'ajouter que le ton, l'allure et la signification donnés à leur campagne par certains partisans de Victor Serge nous ait fait hésiter, pendant quelque temps, à unir notre voix aux leurs [...]. Certains, bien mal inspirés, se sont servis du cas de notre ami pour instruire le procès tout entier de la politique stalinienne et du destin de la révolution socialiste en Russie. »

Face à l'URSS, J.-R. Bloch est encore à la croisée des chemins, partagé entre « un grand respect et une grande inquiétude, une grande admiration et une grande appréhension » ; s'il reconnaît sans difficultés les erreurs stratégiques de l'Internationale communiste, notamment en Allemagne, il refuse de franchir le pas qui conduit à une condamnation globale de la politique intérieure soviétique. « C'est précisément à cette condamnation que prétendent nous entraîner quelques-uns des partisans de Victor Serge. » Et Jean-Richard Bloch de justifier l'attitude adoptée par Romain Rolland.

Romain Rolland ne s'engagea jamais publiquement en faveur de Victor Serge. Il n'avait pas de sympathie pour les positions oppositionnelles de Serge (auquel ne le liait aucune amitié personnelle comme avec J. Mesnil ou M. Martinet). On peut même dire qu'intellectuellement toute attitude critique vis-à-vis de l'URSS lui est incompréhensible. (En 1929, il écrit à M. Martinet qu'il ne peut s'intéresser à *La Révolution prolétarienne* de Monatte, « elle est de trop ».) S'il répugnait à prendre position publique en faveur d'un opposant, c'est parce qu'il lui semblait vital de ne pas critiquer l'URSS ; mais il était d'autant plus conscient du tort que cette affaire faisait à l'URSS. En outre, il y avait là pour lui une question de justice. Dès l'arrestation de Victor Serge, il est alerté par J. Mesnil ; il écrira alors une lettre privée à Gorki pour lui demander d'agir en faveur de la libération de Serge, ainsi qu'à M<sup>me</sup> Pechkova, mais il refuse d'adhérer au Comité pour la libération de l'écrivain. Il en donne les raisons dans une lettre à M. Martinet : « Je suis certain qu'à peine rentré, Serge se mettra à la tête d'une opposition trotskyste. Or, je ne puis couvrir de mon nom une opposition, que je juge néfaste – surtout à l'heure actuelle. Mais pour ce qui est de sauver un homme en danger – et qui plus est un écrivain de grand talent –, je suis avec vous » (lettre du 20 mars 1933).

Contrairement à ce qu'avait écrit dans son zèle maladroit le journaliste de *L'Humanité* venu l'interviewer (« R. Rolland écarte avec mépris cette histoire Serge », *L'Humanité*, 26 mai 1933), Romain Rolland était très ennuyé par l'affaire Serge. Ainsi qu'il l'écrivit à J. Mesnil dans la lettre de mise au point que publia *La Révolution prolétarienne* du 25 juin : « J'ai regretté que l'affaire Serge soit devenue une machine de guerre contre l'URSS. » R. Rolland se considérait comme un répondant de l'URSS vis-à-vis des écrivains français, et cette affaire le gênait profondément, ainsi qu'on peut le voir dans sa correspondance avec Jean-Richard Bloch. « Au reste – lui écrit-il le 15 novembre 1934 –, comme vous et comme Barbusse, je n'ai point de sympathie pour Serge, bien que j'estime son talent. Mais il y a là une question de justice, à laquelle vient s'ajouter une question de simple bon sens politique. Il est absurde de laisser cette écharde sous la chair qui s'envenime. L'affaire Serge a fait, depuis un an, à l'URSS un mal tout à fait disproportionné, dans l'opinion d'Occident, de mois en mois plus excitée. La plaie doit être franchement débridée. » L'affaire des manuscrits du roman de Serge, *Les Hommes perdus*, le tourmente beaucoup ; dans la même lettre adressée à Jean-Richard Bloch, il constate amèrement qu'il n'a reçu aucun des quatre exemplaires du roman envoyés par Serge depuis mai 1934. « Ce n'est pas bien. De deux choses l'une, ou que l'on dise ouvertement que Serge n'est pas autorisé à publier des œuvres littéraires (non politiques, et traitant d'autres époques que celle d'aujourd'hui) – et que l'on donne les raisons de cette interdiction – ou que l'on mette ordre à cette irrégularité, trop continue pour n'être pas voulue, des services postaux qui “perdent”, au passage, les envois ! » (lettre du 15 novembre 1934).

À ce moment, les positions de J.-R. Bloch et celles de R. Rolland sont similaires : agir par des démarches personnelles auprès des autorités soviétiques pour les assurer du tort que cette affaire faisait à l'URSS, se désolidariser autant que faire se peut de la campagne animée par les oppositionnels tout en se tenant informés grâce à eux. On sait, par les correspondances de Magdeleine Paz à J.-R. Bloch et de J.-R. Bloch et de R. Rolland, que ces deux derniers se sont occupés personnellement de l'affaire Serge au cours de leurs voyages en URSS.

Jean-Richard Bloch, invité à assister au premier Congrès des écrivains soviétiques d'août 1934, resta dix-neuf semaines en URSS. Il s'occupa en son nom et en celui de R. Rolland du sort de Serge et chercha à connaître les charges retenues contre l'écrivain. Il remit à la belle-sœur de Serge une somme d'argent, rencontra plusieurs officiels ; il aurait même retardé son retour d'une dizaine de jours. À son retour, il rendit compte de son action aux amis de Serge. Magdeleine Paz se montra déçue : « Ceux que j'appelle les sincères – écrit-elle à un correspondant le 29 mars 1935, dans une lettre qu'elle transmet à J.-R. Bloch – se sont strictement contentés des mensonges officiels et des gentillesse diplomatiques ; de bonnes promesses ont suffi pour les mettre en repos, alors qu'il leur était si facile d'aller eux-mêmes au fait, et de découvrir la vérité. » Et de fait, ni J.-R. Bloch ni R. Rolland ne rencontrèrent V. Serge lors de leur séjour en URSS.

Pourtant, J.-R. Bloch fut, avec R. Rolland, un des compagnons de route qui allèrent le plus loin dans l'action en faveur de la libération de Serge. Malraux, qui se trouvait en URSS en même temps que J.-R. Bloch et qui assista aussi au Congrès des écrivains soviétiques à l'été 1934, n'intervint pas en faveur de Serge. Jean Lacouture, s'interrogeant sur la connaissance que pouvait avoir Malraux du sort de Serge, lui accorde le bénéfice du doute. Or Magdeleine Paz affirme l'en avoir informé elle-même, à la veille de son départ pour l'URSS (lettre citée transmise à J. R. Bloch, 29 mars 1935). Malraux, cependant, fit un geste de sympathie à l'égard de Serge en lui faisant parvenir à Orenbourg *Le Temps du mépris*<sup>8</sup>. Ajoutons au dossier Malraux - Serge les commentaires à chaud de Magdeleine Paz, au lendemain de son intervention en faveur de Serge au Congrès international des écrivains, le 25 juin 1935, grâce à l'appui de Gide et malgré l'obstruction des organisateurs communistes du congrès, comme Aragon :

*Et maintenant je puis dire que le coup a porté de façon inespérée, que l'affaire est maintenant venue au grand jour, qu'à la suite de l'intervention Gide est allé à l'ambassade et a écrit une lettre à Potemkine, que les dirigeants du Congrès [...] sont effondrés.*

*J'attends dans deux heures Nizan (Paul) qui prétend vouloir me soutenir, critique l'attitude des autres, s'affirme d'accord avec Malraux et Gide et voulant me voir en leur nom à tous trois (lettre non datée à Marcel Martinet).*

Le sort fait à Victor Serge continua à être une véritable épine pour Romain Rolland, destinataire des manuscrits de l'écrivain. Devant l'inanité des démarches faites en 1934 par J.-R. Bloch – en son nom également –, il s'occupa lui-même du cas de Victor Serge au cours de son propre voyage en URSS de l'été 1935. L'affaire Victor Serge venait juste d'éclater à Paris au Congrès international des écrivains, en juin. Romain Rolland fit trois démarches à Moscou auprès de Iagoda, ainsi qu'il l'écrit début août à J.-R. Bloch. Malgré tout, il reprend à son compte une partie des accusations officielles contre Serge, affirmant qu'il se serait rendu coupable de

---

<sup>8</sup> Je remercie Jean Rièrre de m'avoir donné ce renseignement, tiré d'un texte de Victor Serge paru dans *La Wallonie* (7-8 octobre 1939).

propagande trotskiste. R. Rolland se faisait d'ailleurs une conception assez idyllique des conditions de détention de Victor Serge. « J'ai trouvé partout la même sévérité de jugement. On lui reproche moins ses opinions politiques que de les avoir cachées ou niées. On assure qu'après qu'une première fois arrêté puis relâché, il avait donné sa parole qu'il se tenait absolument en dehors des menées de l'opposition trotskiste, la police l'a pris sur le fait, participant activement à ces menées » (lettre du 3 août 1935). On mesure les illusions que pouvait se faire R. Rolland sur les conditions d'exil de Serge : « On lui reproche de plus d'avoir trompé l'opinion d'Europe sur la vraie situation qui lui est faite. La peine qu'il a à subir est assez légère, si on la compare à la plupart de celles que subissent les condamnés politiques. Il est assujéti, pour trois années, à un séjour d'exil dans une grande ville de quelque cent mille habitants, qui a beaucoup de ressources. (Là-dessus, j'ai eu des renseignements précis par diverses personnes qui ont habité ou qui habitent Orenbourg, notamment par un professeur de français.). »

Romain Rolland tint également Jacques Mesnil au courant de ses démarches ; J. Mesnil en informa Magdeleine Paz, qui en informa à son tour Martinet. « Dans l'ensemble, on a mené en bateau Rolland comme les autres et Rolland n'a rien demandé de mieux que de monter en bateau » (lettre de Magdeleine Paz à Marcel Martinet, non datée – été 1935). Bien entendu, R. Rolland se confie toujours à J. R. Bloch ; de Moscou, il lui redit son accord en ce qui concerne « l'opposition trotskiste, sergiste, anarcho-syndicaliste ». « Je n'eusse pas imaginé, avant ces derniers temps, la frénésie de haine infantile qui dévore ces gens-là ! » (lettre du 26 août 1935). De retour en Suisse, R. Rolland informe J.-R. Bloch de lettres reçues de Gorki l'assurant de nouvelles démarches auprès de Iagoda pour le renvoi des manuscrits de Serge, pour la libération de Serge (une lettre du 21 octobre 1935 présentant cette libération comme imminente). Dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, Victor Serge confirme ces démarches de Romain Rolland auprès de Iagoda et de Staline. « Staline promet que je serais autorisé à quitter l'URSS avec ma famille. »

Après avoir quitté l'URSS, Victor Serge, qui avait écrit en privé à Romain Rolland, avait pensé s'adresser publiquement à lui pour poser le problème de la répression en URSS ; mais il renonça, comme on l'a dit plus haut<sup>9</sup>. C'est à André Gide que Victor Serge décidera finalement d'envoyer sa « lettre ouverte ». C'est à la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier qu'il la donna (juin 1936) – *Esprit* qui, depuis 1933, a fait écho à la campagne menée en sa faveur. V. Serge adressera pourtant une lettre ouverte à R. Rolland alors que s'ouvrait à Moscou, quelques mois après les procès de l'été 1936, une nouvelle série de procès. Cette lettre, publiée dans *Les Humbles* (août-septembre 1937), restera sans réponse ; V. Serge y demandait à R. Rolland d'user de son autorité morale auprès de Staline afin d'obtenir la grâce des derniers compagnons de Lénine et d'arrêter la répression sanglante.

### ***Correspondances de retour d'URSS (1936-1939)***

Revenu à la liberté, Victor Serge considéra que son devoir le plus urgent était d'alerter l'opinion publique sur la répression stalinienne en URSS et en Espagne. Cependant il continua à correspondre avec ses amis français – de Bruxelles où il s'établit d'abord. Ces premiers échanges ont l'inestimable intérêt de faire sentir que l'ancien exilé et ses camarades ne sont pas tout à fait sur la même longueur d'onde. Victor Serge est à peine arrivé à Bruxelles qu'il doit apaiser les craintes de ses amis : « Je devine en vous – écrit-il à Marcel Martinet, le 15 mai 1936 –, comme

---

<sup>9</sup> Cf. *supra*, note 3.

je l'ai aperçue en Magd[eleine Paz] à mon égard une crainte légitime en général – injuste tout de même : que je n'arrive plein de ressentiment ou de combativité sectaire ou disposé à une action tapageuse, fort défendable après tout... » S'il dit décliner toute action trop dure, il a conscience de ce que son expérience a d'incommunicable : « Ce que j'ai à dire demeure terrible. » Il exprima fréquemment le sentiment d'impuissance qui le prend devant l'inertie de la gauche au pouvoir : « Depuis mon retour, je n'ai pas vu une seule personne, presque pas écrit une lettre, pas passé une journée en tout cas sans insister, insister inlassablement pour la campagne à entreprendre en faveur des persécutés de là-bas. Et je n'ai réussi à rien faire, le Front populaire étant sacré, sacré le mensonge stalinien, sacrées les vacances ! » (lettre à Marcel Martinet, 21 août 1936). À la même date, se hâtant de terminer *Destin d'une révolution*, il écrit à Poulaille : « Une colère plus que douloureuse m'empoigne quand je songe que je n'ai pas réussi à secouer les gens [...] pour faire en faveur des emprisonnés de là-bas la campagne énergique qui eût empêché les massacres en cours : car ce n'est pas fini » (lettre du 31 août 1936).

Victor Serge se retrouva d'ailleurs en accord complet avec ses camarades sur la nécessité de lutter contre la répression stalinienne. La plupart de ceux qui l'avaient soutenu se retrouvèrent dans le « Comité pour l'enquête sur les procès de Moscou et pour la liberté d'opinion dans la Révolution », qu'il contribua à fonder. Ainsi Maurice Wullens, ancien anarchiste et pacifiste, communiste devenu opposant en 1928, qui avait publié dans sa revue *Les Humbles* (juillet 1935) les interventions de ceux qui avaient, au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, brisé le silence officiel sur le sort de Victor Serge : André Breton, Gaetano Salvemini, Magdeleine Paz, Charles Plisnier. Après les premiers procès de Moscou, le texte de Serge « Seize fusillés » figura dans le numéro spécial des *Humbles*, « Dossier des fusillés - Pour une commission d'enquête » (août-septembre 1936). Enfin Victor Serge prépara avec Alfred Rosmer le numéro spécial des *Humbles* sur « l'assassinat d'Ignace Reiss » (avril 1938).

Cependant, à partir de la fin de 1938 et en 1939, on peut percevoir un certain décalage entre Victor Serge et certains de ses camarades, sur le terrain du pacifisme. En effet, si Victor Serge critique, comme ces derniers, le tournant pris par Staline en 1935, s'il continue à se proclamer fidèle à l'internationalisme révolutionnaire, il ne s'associe pas aux manifestations du pacifisme de gauche et d'extrême gauche, ni avant ni après Munich. Comme beaucoup, il reconnut avoir accueilli Munich avec soulagement, mais à aucun moment il ne s'illusionna sur le régime hitlérien. En 1938-1939, l'appréciation par certains de ses camarades de la situation en Allemagne le préoccupe ; en décembre 1938, il écrit à Marcel Martinet qu'il rencontre sur ce sujet « des abîmes d'ignorance » (lettre du 22 décembre). Il fait part à Martinet, dans une lettre du 29 novembre 1939, de la stupeur que lui cause la sous-estimation de l'antisémitisme allemand dans certains milieux de gauche ; rappelons que celui-ci avait dénoncé, dès janvier 1934, dans *Esprit*, les risques d'infiltration de tendances fascistes au sein du mouvement ouvrier. Victor Serge rompra d'ailleurs avec Maurice Wullens, justement sur l'appréciation du nazisme, à la suite de la publication par *Les Humbles* d'un article de Van den Broek, ancien communiste, qui avait défendu la thèse du caractère révolutionnaire prolétarien du nazisme. Cas extrême de la dérive d'un certain pacifisme de gauche que Victor Serge dénonça fermement.

L'étude de la correspondance de Victor Serge (et celle de la correspondance autour de l'affaire Serge) permet d'éclairer à la fois la situation singulière de l'écrivain et certains aspects de la vie intellectuelle de la période.

Tout d'abord, il faut insister sur le fait que la correspondance de Victor Serge de 1928 à avril 1936 entre dans la catégorie des correspondances des « interdits de parole » et des prisonniers politiques. À ce titre, elle remplit la double fonction de ce type de correspondance : rétablir les liens avec le monde extérieur et appeler à l'aide. Grâce à la force morale de Serge, à la conscience politique et intellectuelle de ses amis, cette correspondance a pleinement répondu à cette double fonction. Non seulement Martinet et Poulaille ont alimenté Serge en nourriture intellectuelle (Poulaille, directeur de presse chez Grasset, lui envoyait de nombreuses nouveautés, aussi bien Paul Nizan que Jean Prévost), qui, si contrôlé qu'il fût, n'en assura pas moins à l'exilé d'Orenbourg ce minimum d'échanges nécessaires à toute survie et création intellectuelles. Enfin, si le petit réseau des amis de Serge n'aurait certainement pas seul sauvé Serge de la mort, il a su alerter le milieu plus influent des compagnons de route, Romain Rolland, Jean-Richard Bloch. C'est toute l'histoire que nous n'avons pas voulu traiter ici de l'« Affaire Victor Serge ».

La correspondance envoyée d'Union soviétique par Victor Serge fait sentir concrètement ce que pouvait être la situation en URSS d'un opposant envoyé en relégation et libéré à la veille du déclenchement de la Grande Terreur stalinienne : persécuté, censuré, mais pouvant encore envoyer sa bouteille à la mer et faire entendre son appel de détresse. Enfin, elle fait comprendre, grâce aux lettres envoyées par Serge, après sa libération, combien son témoignage dérangeait, même ses amis, *a fortiori* une gauche intellectuelle affrontée, en cette fin des années trente, à l'inexorable montée des périls. Il faudra plus d'une décennie à l'auteur d'*Il est minuit dans le siècle* (1939) et de *L'Affaire Toulavev* (1948) pour se faire entendre. Car le malentendu est total entre Victor Serge et les intellectuels qui se mobilisent à partir de 1934-1935 contre le fascisme, sous le drapeau d'une idéologie unitaire impliquant la « défense de l'URSS ». Reste que Victor Serge fut la mauvaise conscience de quelques compagnons de route qui, s'ils ne voulaient pas entendre son témoignage, ne pouvaient admettre, sans se renier eux-mêmes, qu'il soit réduit au silence.

**Nicole RACINE**

[*Mil neuf cent*, n° 8, 1990, pp. 73-97]

– À *contretemps* / En lisière / août 2023 –

[<http://acontretemps.org/spip.php?article1007>]





## Annexes

### *Lettre de Victor Serge à Jean-Richard Bloch*

[Rue Jeliabova 19 Ka U., Leningrad]

Moscou, 1<sup>er</sup> novembre 1932.

*Cher Jean Richard Bloch,*

*J'ai plusieurs fois eu l'envie de vous écrire après avoir lu vos commentaires (qui ne me parviennent du reste que par hasard), mais toute lettre exprimant des idées, des idées vives sur la révolution, s'égarerait probablement. Mais je veux vous dire la joie que j'éprouve à lire vos pages du 15 octobre, vigoureuses, claires et justes. Elles pourraient amorcer des discussions bien utiles. Pour moi, c'est comme une bouffée d'air frais qui m'arrive de loin. Car plus encore que le vin et la viande c'est l'esprit qui manque dans ce drame immense où la nouvelle foi retombe dans l'erreur de toutes ses devancières : se défiant dirait-on de son propre dynamisme, elle se veut église, codifiée, écrite, bornée. Grande et féconde par l'esprit, c'est lui que tout à coup elle se met à craindre par-dessus toutes les tentations – et de se réfugier dans la lettre la plus rigide. Et c'est cela un autre aspect grave du problème. Lu aussi le journal d'André Gide, dans la NRF, et je demeure émerveillé de ce mélange de vigueur et de débilité dans la pensée. Admirable pour un tel homme de venir ainsi à la révolution (tout ce qu'il lui faut enjamber pour cela !) et quel grand pas en avant, quel arrachement du passé ! Mais singulière l'incapacité d'apercevoir les problèmes de la Révolution – l'absence même de cette idée que tout n'est pas la révolution dans la révolution et qu'on ne peut la servir vraiment qu'en la défendant aussi contre ce qui, en elle, la dégrade et la menace. Peut-être, il est vrai, faut-il y venir, y pénétrer, s'accoutumer à y vivre pour concevoir cela.*

*Je ne voulais pas vous écrire plus de dix lignes afin d'être plus sûr qu'elles vous toucheraient. Je devrais aussi vous remercier d'avoir fait votre possible pour moi récemment. Les mots de remerciements sont un peu vains. Je vous serre fortement la main.*

*Victor Serge*

### *Carte postale de Victor Serge à Marcel Martinet*

[Marcel Martinet, 22, rue Servandoni, Paris VI<sup>e</sup> (France).]

Cachet postal : Orenbourg 26-1-1934<sup>10</sup>  
19X1133 Orenbourg

19.XII.33, Orenbourg

*Mon cher ami, la correspondance va très mal. Vous ai écrit plusieurs fois ces dernières semaines et demandé si possible le livre de Jean Prévost, Histoire de la France d'après-guerre. Voici un second livre que je voudrais lire, Le Suicide de l'Allemagne démocratique [ou de la République allemande], de Bernhardt. Pas un n° d'Europe n'est arrivé, désolant. Mes travaux poussent et me débordent un peu, en ce sens la solitude d'île du Diable m'est peut-être « utile » (reste à voir si l'esprit et la qualité des écrits n'en souffriront point, mais qu'y faire?). Absolument rien de changé chez moi sinon que l'hiver, le bel et terrible hiver, est là et que la maison est trouée comme une écumoire. Habitable tout de même, et que je viens de tenter en vue de voyager et revoir tous mes amis d'Occident une démarche*

<sup>10</sup> Cette carte postale en date du 19 décembre 1933 a été retenue cinq semaines par la censure.

*réitérée comme par le passé, en insistant sur l'état vraiment pénible de ma femme. Ceci sans foi, bien entendu. Serais heureux de vous lire et de savoir davantage de vous-mêmes et du monde où vous vivez. Vous ai demandé un conseil important sur ampleur des manuscrits. Fidèlement votre V. S. À propos, si l'on me calomnie, vous ai-je écrit, questionnez-moi au besoin sans la moindre gêne ! Je ne sais pas ce que l'on peut inventer, mais sur ce chapitre je fais largement confiance à l'imagination des intéressés.*

*Victor Serge*

**Lettre de Victor Serge à Henry Poulaille**

Orenbourg, 15 juin 1934

*Mon cher Poulaille,*

*Je vous ai envoyé une carte le 3 juin.*

*Des livres dont vous m'avez annoncé l'envoi – et pour lesquels je vous remercie –, je n'ai encore que Le Pain quotidien et Antoine Bloyé. J'espère que les non-parvenus vous font retour, mais il est possible aussi qu'on les barbote. Pourquoi se gêner ?*

*N'avez-vous pas pensé à donner une suite à Nouvel Âge – au livre, j'entends. C'était un bilan un peu touffu, une recherche et une indication de ligne de tendances bien utiles. Il y a eu du nouveau depuis, un pareil bilan pour les années écoulées serait tentant à établir. Mais quel énorme boulot ! Je frémis d'y penser, tout en souhaitant que vous l'ayez en vue.*

*Les deux livres que j'ai sur ma table, le Nizan<sup>11</sup> et le vôtre, me laissent tristement méditatif – et m'ancrent, me chevillent, me trempent dans ma conviction. Il est douloureux de penser qu'un Bloyé vivant dans ma partie (actuelle et forcée) du monde, aurait exactement le même destin, moins le confort, le bien-être matériel, ou, si vous préférez, plus le dénuement. — Quelque chose de très grand a donc été manqué, car la condition humaine n'est pas immanente, mais sociale. — Quant au « pain quotidien », cher auteur!, savez-vous que c'est déjà une bien grande chose qu'il y en ait, quotidiennement ! (Et je ne pense ici qu'à ceux qui le gagnent, car le plus fort est qu'on puisse le gagner sans l'avoir.) Ces réflexions faites, Bloyé me laisse une impression de terne et de consciencieux.*

*Encore sans nouvelles de mon manuscrit<sup>12</sup> envoyé à Romain Rolland sous quatre plis recommandés ; et sans réponse quant au traitement de ma femme, qui va de mal en pis. L'été nous vaut une pénurie de vivres accrue, justement par le manque de pain.*

*Bien fraternelle poignée de main.*

*Victor Serge*

<sup>11</sup> Dans une carte postale en date du 6 juin 1934, V. Serge avait ajouté en post-scriptum : « Au moment de poster [il] m'arrive Antoine Bloyé et Le Pain quotidien. Si vous connaissez Nizan, donnez-moi votre impression sur lui. Je m'étonne qu'on puisse avoir sa verve révolutionnaire et se montrer par ailleurs aussi hermétiquement fermé à tout ce qui est révolutionnaire, aussi platement conformiste et crâne-bourré-crâne-bourrant ; à moins qu'il ne soit appointé ?... »

En 1934, Nizan dirigea à Moscou l'édition française de *La Littérature internationale*, qui publia des traductions de Serge sans mentionner son nom (renseignement donné par Jean Rièrre à qui je suis redevable de l'établissement du texte des lettres des 6 et 15 juin).

<sup>12</sup> Il s'agit des *Hommes perdus* (voir *Mémoires d'un révolutionnaire*, *op. cit.*, pp. 333-334), manuscrit qui n'a pas été rendu à Serge et qui constituait la suite de *Ville conquise*.